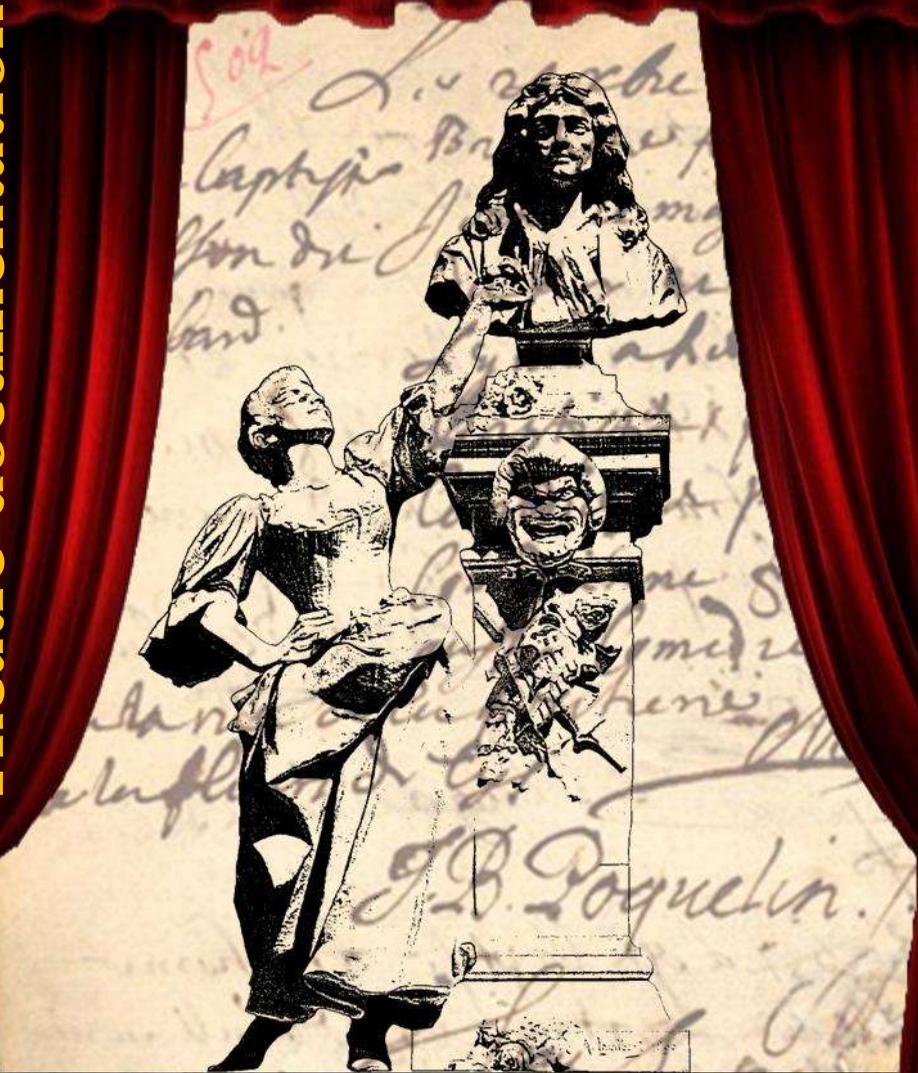




Louis MOLAND

Théâtre-documentation



**Notice sur le Médecin
malgré lui de Molière**



FRONDELA
LES ARTS

Louis MOLAND

1824-1899



**Notice sur
le Médecin malgré
lui de Molière**

1863

NOTICE SUR LE MÉDECIN MALGRÉ LUI

Travail de critique et d'érudition. Aperçus d'histoire littéraire, biographie, examens de chaque pièce, commentaires, bibliographie, etc. Œuvres complètes de Molière, Granier Frères, Libraires-Éditeurs, Paris, 1863.



« Ces gens-là, disait Molière en parlant de son public, ne s'accommoderaient nullement d'une élévation continuelle dans le style et les sentiments. » Aussi eut-il soin de faire promptement succéder au *Misanthrope* un de ces ouvrages plus légers qui, au lieu d'appeler sur les lèvres le demi-sourire de la raison émue et réjouie, provoquent le rire franc et sonore, ce gros rire qui nous enlève à nous-mêmes, et qu'on aurait tort de dédaigner. *Le Médecin malgré lui* fut applaudi le 6 août 1666. Subligny, qui, dans la *Muse Dauphine*, avait rendu hommage aux beautés supérieures du *Misanthrope*, se montra également juste appréciateur de l'œuvre nouvelle. Il en constata le succès par les vers suivants :

Pour changer de propos, dites-moi, s'il vous plaît,
Si le temps vous permet de voir la comédie,
Le Médecin par force étant beau comme il est,
Il faut qu'il vous en prenne envie.
Rien au monde n'est si plaisant
Si si propre à vous faire rire :
Et je vous jure qu'à présent
Que je songe à vous en écrire,
Le souvenir fait, sans le voir,
Que je ris de tout mon pouvoir.
Molière, dit-on, ne l'appelle
Qu'une petite bagatelle :
Mais cette bagatelle est d'un esprit si fin,
Que, s'il faut que je vous le die,

NOTICE SUR LE MÉDECIN MALGRÉ LUI

L'estime qu'on en fait est une maladie
Qui fait que, dans Paris, tout court au Médecin.

Ch. Robinet, de son côté, dans l'apostille de sa lettre du 15 août 1666, s'exprime comme il suit :

Les amateurs de la santé
Sauront que, dans cette cité,
Un *Médecin* vient de paraître
Qui d'Hippocrate est le grand maître.
On peut guérir, en le voyant,
En l'écoutant, bref, en riant.
Il n'est nuls maux en la nature
Dont il ne fasse ainsi la cure.
Je vous cautionne, du moins,
Et j'en produirais des témoins,
Je le proteste, infini nombre,
Que le chagrin tout le plus sombre,
Et dans le cœur plus retranché,
En est à l'instant déniché.
Il avait guéri ma migraine ;
Et la traîtresse, l'inhumaine
Par stratagème m'a repris.
Mais, en reprenant de son ris
Encore une petite dose,
Je ne crois vraiment pas qu'elle ose
Se reposer dans mon cerveau.
Or ce *medicus* tout nouveau,
Et de vertu si singulière,
Est le propre monsieur Molière,
Qui fait, sans aucun contredit,
Tout ce que ci-dessus j'ai dit,
Dans son *Médecin fait par force*
Qui pour rire chacun amorce ;
Et tels médecins valent bien

Par ma foi ! ceux... Je ne dis rien.

Le Médecin malgré lui n'était pas, à ce qu'il semble, une pièce tout nouvellement composée. Ce sujet faisait probablement partie des canevas, imités de la *commedia dell' arte*, que la troupe de Molière avait rapportés de province et qu'elle exploitait encore de temps en temps à Paris. Ainsi nous voyons une farce inscrite sur le registre de La Grange, sous le titre du *Fagotier*, le 16 septembre 1661 ; sous celui du *Fagoteux*, le 20 avril 1663 ; sous celui du *Médecin par force*, le 9 septembre 1664. Tous ces titres désignent, selon toute apparence, une seule facétie qui était au répertoire, et que Molière se borna sans doute à arranger, compléter et écrire pour en faire *le Médecin malgré lui*.

Le Médecin malgré lui est composé de deux parties distinctes, puisées chacune à des sources différentes. Il y a d'abord l'idée du rustre à qui sa femme, pour se venger, joue le tour de le faire passer pour un habile médecin dont le zèle a besoin d'être stimulé par des coups de bâton, lequel rustre, une fois préconisé docteur par ce moyen énergique, s'acquitte supérieurement de son rôle et accomplit des prodiges. Il y a, d'autre part, l'idée de la fille muette ou soi-disant muette, à qui l'on rend l'usage de la parole, et qui en abuse tellement qu'on regrette aussitôt l'infirmité qu'elle n'a plus.

Cette dernière plaisanterie est un vieux thème de farce qui avait cours au XVI^e siècle et peut-être auparavant. Rabelais, au chapitre XXXIV de son III^e livre, rappelle un divertissement de ce genre qui avait eu lieu dans sa jeunesse à Montpellier, et auquel il avait pris part comme acteur : « Monsieur nostre maistre, vous soyez le très bien venu, fait-il dire à un de ses

NOTICE SUR LE MÉDECIN MALGRÉ LUI

personnages, je ne vous avais oncques puy veu que jouastes à Montpellier avecques nos antiques amys Ant. Saporta, Guy Bouguier, Balthazar Noyer, Tollet, Jan Quentin, François Robinet, Jan Perdrier et François Rabelais, la morale comédie de celluy qui avait espousé une femme mute. Le bon mary voulait qu'elle parlast. Elle parla par l'art du médecin et du chirurgien, qui luy coupèrent un encyliglotte qu'elle avait sous la langue. La parolle recouvrée, elle parla tant et tant, que son mary retourna au médecin pour remède de la faire taire. Le médecin respondist en son art bien avoir remèdes propres pour faire parler les femmes, n'en avoir pour les faire taire ; remède unique estre surdité du mary, contre cestuy interminable parlement de femme. Le paillard devint sourd, par ne sçay quelz charmes qu'ilz feirent. Puy, le médecin demandant son salaire, le mary respondist qu'il estait vrayement sourd, et qu'il n'entendait sa demande. Le médecin luy jecta au doz ne sçay quelle poudre par vertu de laquelle il devint fol. Adoncques le fol mary et la femme enragée se rallièrent ensemble, et tant battirent les médecin et chirurgien qu'ilz les laissèrent à demy morts. Je ne ris oncques tant que je feis à ce patelinage. »

La première idée est plus ancienne encore. On la trouve dans un fabliau du XIII^e siècle que nous allons reproduire. Ce fabliau est intitulé *le Vilain mire*, c'est-à-dire : « le rustre médecin, » mais comme le mot rustre ne rend lui-même qu'imparfaitement le mot vilain qui désignait à la fois la bassesse de condition et la rudesse de mœurs, nous conservons ce dernier mot dans notre traduction ; il suffira d'avoir rappelé ici que son acception au moyen âge était fort différente de son

acception moderne. Nous laisserons au lecteur le soin de faire les réflexions que suggère ce curieux document de notre ancienne littérature, de remarquer à la fois la force de l'invention comique et la grossièreté des moyens employés par le conteur. *Le Vilain mire* est un spécimen assez fidèle de nos innombrables fabliaux ; c'est une des raisons qui nous engagent à le publier *in extenso*, au lieu de nous borner à une simple analyse. Par ce moyen, on sera aussi plus à même d'apprécier s'il est probable que Molière ait eu connaissance du vieux conte français :

CI DU VILAIN MIRE.

Jadis estoit uns vilains riches
Qui moult estoit avers et chiche ;
Une charrue adès avoit,
Tos tens par lui la maintenoit
D'une jument et d'un roncín.
Assez ot char et pain et vin,
Et quanques mestier li estoit.
Més por fame que pas n'avoit
Le blasmoient moult si ami
Et toute la gent autressi.
Il dist volentiers en prendroit
Une bonne, se la trouvoit.
El pais ot un chevalier ;
Viez hom estait et sans moillier ;
S'avoit une fille moult belle
Et moult courtoise damoiselle.
Mais, porce qu'avoirs li failloit,
Li chevaliers pas ne trovoit
Qui sa fille li demandast ;
Que volentiers la mariast,
Porce que ele estoit d'aage

LE VILAIN MÉDECIN.

Jadis était un riche vilain
Qui était fort avare et fort chiche ;
Il avait toujours une charrue,
Et en tous temps la conduisait lui-même,
À l'aide d'une jument et d'un roussin.
Il ne lui manquait ni viande, ni pain, ni vin,
Ni rien de ce dont il avait besoin.
Mais, parce qu'il n'avait pas de femme,
Il était blâmé de ses amis
Et de tous les gens du pays également.
Il dit qu'il en prendrait volontiers
Une bonne, s'il la trouvait.
Au même pays était un chevalier,
D'un grand âge, et veuf,
Qui avait une fille fort belle
Et fort courtoise demoiselle.
Mais, parce que la fortune lui faisait défaut,
Le chevalier ne trouvait personne
Qui lui demandât sa fille ;
Il l'eût cependant mariée volontiers,
Parce qu'elle était en âge

NOTICE SUR LE MÉDECIN MALGRÉ LUI

Et en point d'avoir mariage.
Li ami au vilain alèrent
Au chevalier, et demandèrent
Sa fille por le paisant
Qui tant avoit or et argent,
Plenté forment et plenté dras.
Il leur dona isuel le pas,
Et otroia cest mariage.
La pucele, qui moult fu sage,
N'osa contredire son père,
Quar orpheline estait de mère ;
Si otroie ce qui li plot.
Et li vilains, plustost qu'il pot,
Fist ses noces, et espousa
Celi cui formant en pesa,
S'ele autre chose en osast fere.
Quant trespasé ot cel afere
Et des noces et d'autre chose,
Ne demora mie grant pose
Quant li vilains se porpensa
Que malement exploitié a :
N'aférist mie à son mestier
D'avoir fille de chevalier.
Quant il ira à la charrue,
Li vassaus ira lez la rue,
À cui toz les jors ot foiriez.
Et, quant il sera esloingniez
De sa maison, li chapelains
Vendra tant, et hui et demain,
Que sa famé (caressera),
Ne jamais jor ne l'amera,
« Ne ne me prisera deux pains !
Las : moi chetiz, fet li vilains,
Or ne me sai je conseiller,

Et en état d'entrer en ménage.
Les amis du vilain allèrent
Au chevalier, et lui demandèrent
Sa fille pour le paysan
Qui avait tant d'or et d'argent,
Abondance de froment, abondance de linge.
Il l'accorda sur-le-champ,
Et consentit à ce mariage.
La jeune fille, qui était bien apprise,
N'osa contredire son père,
Orpheline de mère qu'elle était ;
Elle se soumit à ce qui lui plut ;
Et le vilain, le plus tôt qu'il put,
Fit les noces, et épousa
Celle à qui cela pesait extrêmement
Et qui eut fait autrement, si elle eut osé.
Quand fut achevée cette affaire
Et des noces et du reste,
Il ne se passa pas longtemps
Avant que le vilain réfléchit
Qu'il avait fait de méchante besogne :
Il ne lui appartenait pas, dans sa condition.
D'épouser la fille d'un chevalier.
Quand il ira à la charrue,
Le gentilhomme guettera dans la rue,
Car pour lui tous les jours sont fériés.
Et, pendant qu'il sera éloigné
De sa maison, le chapelain
Viendra tant, aujourd'hui et demain,
Qu'il caressera sa femme,
Tandis qu'il l'aimera fort peu lui-même,
« Et m'estimera moins que deux pains !
Hélas ! pauvre que je suis, fait le vilain,
Je ne sais à quel parti me résoudre,

Quar repentir n'i a mestier. »
Lors se commence à porpensser
Coment de ce la puist garder :
« Diex ! fet il, se je la batoie
Au matin, quant je leveroie,
Ele plorroit au lonc du jor :
Je m'en irai en mon labor.
Bien sai, tant corn ele plorroit,
Que nus ne la desvoieroit.
Au vespre, quand je revendrai,
Por Dieu, merci li crierai.
Je la ferai au soir haitie,
Mes au matin ert couroucie.
Je prendrai jà à li congîé.
Si je avaié un poi mangié. »
Li vilains demande à disner.
La dame li cort aporter.
N'orent pas saumon ne pertris ;
Pain et vin orent, et oes fris,
Et du fromage à grant plenté
Que li vilains ot amassé.
Et, quant la table fu ostée,
De la paume q'ot grant et lée
Fiert si sa famé lez la face
Que des doiz i parut la trace ;
Puis l'a prise par les cheveus
Li vilains, qui moult estoit feus,
Si l'a batue tout ausi
Com s'ele l'eüst deservi.
Puis vait aus chans isnelement,
Et sa famé remest plorant.
« Lasse, fet ele, que ferai,
Et coment me conseillerai ?
Or ne sai je mes que je die.

Car il n'est plus temps de me repentir. »
Il commence alors à méditer
Comment il pourra garder sa femme.
« Mon Dieu ! fait-il, si je la battais
Au matin en me levant,
Elle pleurerait au long du jour.
Je m'en irais à mon travail ;
Je le sais bien, tant qu'elle pleurerait,
Nul ne lui ferait suivre un mauvais chemin.
Le soir, quand je reviendrai,
Pour Dieu, je lui demanderai pardon ;
Je la mettrai le soir en belle humeur ;
Mais le matin elle aura du chagrin.
Je prendrais immédiatement congé d'elle,
Si j'avais mangé un peu. »
Le vilain demanda son dîner.
La dame s'empressa de le lui apporter.
Ils n'eurent ni saumon, ni perdrix ;
Mais pain et vin, œufs frits,
Et du fromage en grande quantité,
Dont le vilain avait fait provision.
Et, quand la table fut ôtée,
De la paume de sa large main
Il frappa sa femme au visage,
Tellement que la trace des doigts y parut ;
Puis, il l'a prise par les cheveux,
Car le vilain était fort brutal
Et il l'a battue tout de même
Que si elle eût mérité de l'être.
Après quoi, il s'en va aux champs au plus vite,
Et sa femme demeure tout en larmes.
« Hélas ! fait-elle, que ferai-je
Et quel sera mon recours ?
Je ne sais ce que je dois dire.

NOTICE SUR LE MÉDECIN MALGRÉ LUI

Or m'a mon père bien trahie,
Qui m'a donné à cel vilain,
Cuidoie je morir de fain !
Certes bien ci au cuer la rage,
Quant j'otroiai tel mariage.
Diex ! pourquoi fu ma mère morte ?
Si durement se desconforte,
Toutes les gens qui i venoient
Por li veoir, s'en retornoient.
Ainsi a dolor démené
Tant que soleil fut esconssé,
Que li vilains est repériez.
À sa fame chéi aus piez
Et li pria, por Dieu, merci.
« Sachiez ce me fist Anemi,
Qui me fist fere tel desroi.
Tenez, je vous plevis ma foi,
Que jamés ne vous toucheraï,
De tant com batue vous ai
Sui je courouciez et dolenz ! »
Tant a dit li vilains pulenz,
Que la dame lors li pardone,
Et à mangier tantost li done
De ce qu'ele ot appareillié.
Quant il orent assez mengié,
Si alèrent couchier en pais.
Au matin, li vilains pusnais
R'a sa fame si estordie,
Por poi qu'il ne l'a meshaingnie.
Puis s'en rêvait aux chans arer.
La dame comence à plorer :
« Lasse, dist ele, que ferai
Et cornent me conseillerai ?
Bien sai que mal m'est avenu.

Mon père m'a bien trahie,
Quand il m'a donnée à ce vilain,
Eussé-je été près de mourir de fain !
Et moi, j'eus bien la rage au cœur,
Quand je consentis à ce mariage.
Dieu ! pourquoi ma mère était-elle morte ? »
Elle se lamentait si cruellement,
Que tous ceux qui venaient
La voir, s'en retournaient.
Elle s'est ainsi livrée à sa douleur
Jusqu'à ce que le soleil fût caché,
Et que le vilain revînt au logis.
Il se jeta aux pieds de sa femme
Et, pour Dieu, la pria de lui pardonner.
« Sachez que c'est le Diable
Qui m'a fait faire cette méchante action.
Tenez, je vous engage ma foi,
Que jamais je ne vous toucheraï,
Tant les coups que je vous ai donnés
Me causent de regret et de peine ! »
Tant parla le vilain infect,
Que la dame lui pardonna,
Et lui servit à manger
Ce qu'elle avait préparé.
Quand ils eurent mangé assez,
Ils allèrent coucher en paix.
Au matin, le vilain punais
À de nouveau étourdi sa femme,
Tellement qu'il l'a presque mise à mal.
Après quoi, il va aux champs à son labour.
La dame recommence à pleurer.
« Hélas ! dit-elle, que ferai-je,
Et quel sera mon recours ?
Je vois bien que je suis vouée au malheur.

Fu onques mon mari batu ?
Nenil, il ne set que cops sont,
S'il le séust, por tout le mont,
Il ne m'en donast pas itant. »
Que qu'ainsi s'aloit démentant,
Es vos deus messagiers le roi,
Chascun sor un blanc palefroi.
Envers la dame esperonèrent,
De par le roi la saluèrent,
Puis demandèrent à mengier.
Que il en orent bien mestier.
Volentiers lor en a doné ;
Et puis si leur a demandé :
« Dont estes vous, et où alez ?
Et dites moi que vous querez. »
Li uns respont : « Dame, par foi,
Nous sommes messagiers le roi ;
Si nous envoie un mire querre.
Passer devons en Engleterre. »
« Por quoi fere ? » « Damoisele Ade,
La fille le roi, est malade.
Il a passé huit jors entiers
Que ne pot boivre ne mangier,
Quar une areste de poisson
Li aresta ou gavion ;
Or est li rois si corouciez,
S'il la pert ne sera més liez. »
Et dist la dame : « Vous n'irez
Pas si loin comme vous pensez,
Quar mon mari est, je vous di,
Bons mires, je le vous afi ;
Certes il scet plus de médecines
Et de vrais jugemens d'orines
Que onques ne sot Ypocras.

Mon mari a-t-il jamais été battu ?
Non, il ne sait ce que sont les coups ;
S'il le sut, pour tout le monde,
Il ne m'en donnerait pas autant. »
Pendant qu'elle se désolait ainsi,
Voici venir deux messagers du roi
Chacun sur un palefroi blanc.
Ils éperonnèrent vers la dame,
La saluèrent de par le roi,
Et lui demandèrent à manger.
Dont ils avaient grand besoin.
Elle a volontiers satisfait leur désir.
Puis, elle les a interrogés :
« D'où êtes-vous, et où allez-vous ?
Dites-moi ce que vous cherchez. »
L'un d'eux répond : « Dame, par ma foi,
Nous sommes messagers du roi ;
Il nous envoie quérir un médecin.
Nous devons passer en Angleterre. »
« Pourquoi faire ? » « Demoiselle Ade,
La fille du roi, est malade :
Il y a plus de huit jours entiers
Qu'elle n'a pu boire ni manger,
Parce qu'une arête de poisson
S'est arrêtée dans son gosier ;
Le roi en est si affligé
Que, s'il la perd, il n'aura jamais joie. »
La dame dit : « Vous n'irez
Pas si loin que vous pensez,
Car mon mari est, je vous assure,
Bon médecin, je vous le garantis ;
Certes, il sait plus de médecines
Et de vrais jugements d'urines
Que n'en sut jadis Hippocrate. »

NOTICE SUR LE MÉDECIN MALGRÉ LUI

« Dame, dites le vous à gas ?
« De gaber, dist ele, n'ai cure ;
Mes il est de tele nature
Qu'il ne feroit por nului rien
S'ainçois ne le batoit on bien.
Et cil dient : « Or i parra ;
Jà por battre ne remaindra.
Dame, où le porrons nous trover ? »
« Aus chans le porrez rencontrer,
Quant vous istrez de ceste cort,
Tout ainsi corn cil ruissiaus cort ;
Par defors cele gaste rue,
Toute la première charrue
Que vous troverez, c'est la nostre.
Allez ; à saint Père l'apostre,
Fet la dame, je vous comant. »
Et cil s'en vont esperonant,
Tant qu'il ont le vilain trové.
De par le roi l'ont salué,
Puis li dient sanz demorer :
« Venez en tost au roy parler. »
« À que fere ? » dist li vilains.
« Por le sens dont vous estes plains ;
Il n'a tel mire en ceste terre ;
De loing vous somes venu querre. »
Quant li vilains s'ot clamer mire,
Trestoz li sans li prent à frire ;
Dist qu'il n'en set ne tant ne quant.
« Et qu'alons nous ore atendant ?
Ce dist li autres, bien sez tu
Qu'il veut avant estre batu,
Que il face nul bien ne die. »
Li uns le fiert delez l'oie,
Et li autres parmi le dos

« Dame, est-ce une plaisanterie que vous faites ? »
« De plaisanter, reprit-elle, je n'ai cure,
Mais mon mari est de telle nature
Qu'il ne feroit rien pour personne,
Si d'abord on ne le battait bien. »
Les autres dirent : « On verra cela :
S'il ne tient qu'à battre, tout ira au mieux.
Dame, où le pourrons-nous trouver ? »
« Aux champs vous pourrez le rencontrer.
Si, en sortant de cette cour,
Vous suivez le cours de ce ruisseau ;
Au bout de cette voie déserte,
La première charrue
Que vous apercevrez, c'est la nôtre.
Allez ; à l'apôtre saint Pierre,
Fait la dame, je vous recommande. »
Et ceux-ci jouent des éperons,
Tant qu'ils ont trouvé le vilain ;
De par le roi ils l'ont salué,
Puis lui ont dit sans différer :
« Venez tôt parler au roi. »
« Pour quoi faire ? » dit le vilain.
« À cause du savoir dont vous êtes rempli ;
Il n'y a pareil médecin en cette terre ;
De loin nous sommes venus vous chercher. »
Quand le vilain s'entend proclamer médecin,
Tout le sang lui bout dans les veines.
Il répond qu'il ne sait rien ni peu ni prou.
« Et qu'attendons-nous davantage ?
Dit l'autre, tu sais bien
Qu'il faut avant tout le battre ;
Sans quoi, il ne fait ni ne dit rien de bon. »
Celui-ci le frappe sur l'oreille,
Celui-là lui frotte le dos

D'un baston qu'il ot grant et gros. D'un bâton gros et pesant.
Il li ont fet honte à plenté, Ils lui ont fait honte tant et plus ;
Et puis si l'ont au roi mené ; Puis, ils l'ont conduit au roi,
Si le montent à reculons, En le montant sur le cheval de l'un d'eux,
La teste devers les talons. La face tournée du côté de la croupe.
Li rois les avait encontré, Le roi vient à leur rencontre
Si lor dist : « Avez rien trové ? » Et leur dit : « Avez-vous trouvé ce qu'il faut ? »
« Sire, oïl, » distrent il ensamble. « Sire, oui, » répondent-ils ensemble.
Et li vilains de paor tramble. Et le vilain tremble de peur.
Li uns d'aus li dist primerains L'un des messagers raconte au roi
Les teches qu'avait li vilains, Les travers qu'avait le vilain
Et com ert plains de félonie ; Et comme il était plein de félonie,
Quar de chose que on li prie, Car, de quelque chose qu'on le prie,
Ne feroit li por nului rien, Il ne feroit rien pour personne,
S'ainçois ne le batoit on bien. Si on ne le battait bien fort.
Et dist li rois : « Mal mire a ci, Le roi dit : « Voici un méchant médecin,
Aine mais d'itel parler n'oï. Je n'ai jamais ouï parler d'un pareil.
Bien soit batus, puisqu'ainsi est ! » Qu'il soit battu, puisqu'il en est ainsi ! »
Dist un serjans : « Je sui tout prest ; Un serviteur ajoute : « Je suis prêt ;
Jà si tost nel comanderois Vous ne l'aurez pas plutôt ordonné
Que je li paierai ses droits. » Que je lui payerai ses honoraires. »
Li rois le vilain apela. Le roi appela le vilain :
« Mestre, fet il, entendez ça ; « Maître, fait-il, entendez ceci :
Je ferai ma fille venir, Je vais faire venir ma fille
Quar grant mestier a de garir. » Qu'il est bien urgent de guérir. »
Li vilains li cria merci : Le vilain lui demande grâce :
« Sire, por Dieu qui ne menti ! « Sire, au nom de Dieu qui point ne mentit !
Si m'ait Dieu ! Je vous di bien, Que Dieu m'assiste ! je vous affirme
De fisique ne sai je rien ; Que je ne sais mot de médecine.
Onques de fisique ne soi. » Et n'en ai jamais rien su. »
Et dist li rois : « Merveilles oi ; Le roi dit : « J'en suis grandement étonné ;
Bâtez le moi. » Et cil saillirent Battez-le-moi. » Aussitôt se présentèrent
Qui assez volentiers le firent. Des gens qui obéirent de bon cœur.
Quant li vilains senti les cops, Quand le vilain a senti les coups,

NOTICE SUR LE MÉDECIN MALGRÉ LUI

Adonques se tint il por fols.
Merci commença à crier :
« Je la garrai sans delaier ! »
La pucele fu en la sale,
Qui moult estoit et tainte et pale.
Et li vilains se porpenssa
En quel manière il la garra ;
Quar il sçait bien que à garir
Li convient il, ou à morir.
Lors se comence à porpensser.
Se garir la veut et sauver,
Chose li covient fere et dire
Par quoi la puisse fere rire,
Tant que l'arestre saille hors,
Quar ele n'est pas dans le cors.
Lors dist au roi : « Fetes un feu
En cele chambre, en privé leu ;
Vous verés bien que je ferai,
Et, se Dieu plaist, je la garrai. »
Li rois a fet le feu plener ;
Vallet saillent et escuier,
Si ont le feu tost alumé
Là où li rois l'ot comandé.
Et la pucele au feu s'assist
Seur un siège que l'en li mist.
Et li vilains se despoilla
Toz nus, et ses braies osta,
Et s'est travers le feu couchiez,
Si s'est gratez et estrilliez.
Ongles ot grans et le cuir dur.
Il n'a homme dusqu' à Samur,
Là on louast gratéur point,
Que cil ne fust moult bien à point.
Et la pucele qui ce voit,

Il s'est alors tenu pour fol.
Il se mit à crier merci :
« Je la guérirai sans délai ! »
La jeune fille vint dans la salle,
Elle était très hâve et très pâle.
Le vilain fait réflexion
Sur la manière dont il la guérira,
Car il voit bien qu'il faut la guérir.
Il n'y a pas d'autre choix, ou mourir.
Il commence à songer
Que, s'il la veut sauver,
Il lui convient faire et dire
Chose qui puisse la faire rire,
Si bien que l'arête soit jetée dehors.
Puisqu'elle n'est pas entrée profondément.
Il dit donc au roi : » Faites du feu
Dans cette chambre, en lieu secret.
Vous allez voir ce que je vais faire :
S'il plaît à Dieu, je la guérirai. »
Le roi commande de faire grand feu ;
Valets et écuyers se mettent à l'œuvre
Et ont vite allumé le feu
Là où le roi l'a commandé.
Et la jeune fille s'assit au feu,
Sur un siège qu'on mit pour elle.
Alors le vilain se dépouilla
Tout nu, et ôta jusqu'à ses braies,
Puis il se coucha en travers du feu ;
Il s'est alors gratté et étrillé.
Il avait les ongles grands et le cuir dur.
On n'eût point trouvé jusqu'à Saumur,
Si l'on eût voulu louer un gratteur,
Quelqu'un aussi bien à point que celui-ci.
La jeune fille qui voit cela,

Atout le mal qu'ele sentoit,
Vout rire ; si s'en efforça
Que de la bouche li vola
L'areste hors, enz el brasier.
Et li vilains sanz delaiier
Revest ses dras et prend l'areste ;
De la chambre ist fesant grant feste.
Où voit le roi, en haut li crie :
« Sire, vostre fille est garie ;
Vez ci l'areste, Dieu merci ! »
Et li rois mout s'en esjoï,
Et dist li rois : « Or sachiez bien
Que je vous aim seur toute rien.
Or aurez vous robes et dras. »
« Merci, sire, je nel vueil pas,
Ne ne vueil o vous demorer ;
À mon ostel m'estuet aler. »
Et dist li rois : « Tu non feras,
Mon mestre et mon ami seras. »
« Merci, sire, por saint Germain !
À mon ostel n'a point de pain :
Quant je m'en parti ier matin,
L'en devoit carchier au molin. »
Li rois deux garçons apela :
« Bâtez le moi, si demorra. »
Et cil saillent sans delaiier,
Et vont le vilain ledengier.
Quant li vilains senti les cops
Es bras, es jambes et ou dos,
Merci lor commence à crier :
« Je demorrai, laissez me ester. »
Li vilains est à cort remez,
Et si l'a on tondu et rez,
Et si ot robe d'escarlate.

Malgré le mal qu'elle sentait,
Voulut rire ; elle fit de tels efforts
Que de la bouche lui partit
L'arête, jusque dans le brasier.
Et le vilain, sans plus attendre,
Revêt ses habits et prend l'arête ;
Il sort de la chambre en grande fête.
Dès qu'il aperçoit le roi, il lui crie :
« Sire, votre fille est guérie.
Voici l'arête, Dieu soit loué ! »
Le roi s'en réjouit fort,
Et dit : « Sachez bien
Que je vous aime sur toute chose ;
Vous aurez et des habits et du linge. »
« Sire, merci, je n'en veux point ;
Je ne veux pas demeurer près de vous ;
J'ai besoin de retourner à mon logis. »
Le roi lui dit : « Tu n'en feras rien,
Tu seras mon docteur et mon ami. »
« Sire, merci, pour saint Germain !
À ma maison le pain manque :
Quand j'en partis hier matin,
On devait charger pour le moulin. »
Le roi appelle deux serviteurs :
« Battez-le, il demeurera. »
Ceux-ci s'empresment aussitôt.
Et sans respect traitent le vilain.
Quand celui-ci sentit les coups
Aux bras, aux jambes et au dos,
Il commence à crier grâce :
« Je resterai, laissez-moi respirer. »
Le vilain est demeuré à la cour ;
On l'a tondu et rasé,
On lui a mis une robe d'écarlate.

NOTICE SUR LE MÉDECIN MALGRÉ LUI

Fors cuida estre de barate,
Quant les malades du pais,
Plus de quatre vingt, ce m'est vis,
Vindrent au roi à cele feste.
Chascuns li a conté son estre.
Li rois le vilain apela :
« Mestre, dist il, entendez ça :
De ceste gent prenez conroi ;
Fetes tost, garissez les moi. »
« Merci, sire, li vilains dist,
Trop en i a, se Diex m'ait !
Je n'en porroie à chief venir,
Si n'es porroie toz garir. »
Li rois deux garçons en apele,
Et chascuns a pris une estele,
Quar chascuns d'aus moult biens savait
Porquoi li rois les apeloit.
Quant li vilains les vit venir,
Li sans li comence à frémir.
Merci lor commence à crier :
« Je les garrai sans arester ! »
Li vilains a demandé laingne ;
Assez en ot coment qu'il praingne.
En la sale fu fez li feus,
Et il méismes en fu keus.
Los malades i auna ;
Et puis après au roi pria :
« Sire, vous en irez aval,
Et tuit cil qui n'ont nul mal. »
Li rois s'en part moult bonement ;
De la sale ist, lui et sa gent.
Li vilains ans malades dist :
« Seignor, par cel Dieu qui me fist !
Moult a grant chose à vous garir.

Il pensait n'avoir plus besoin de stratagèmes,
Lorsque les malades du pays,
Plus de quatre-vingts, il me semble,
Vinrent au roi, en cette fête.
Chacun lui a dépeint son état.
Le roi appela le vilain :
« Maître, dit-il, entendez ceci :
Prenez soin de ces gens ;
Faites tôt, guérissez-les-moi. »
« Grâce, sire, dit le vilain.
Il y en a trop, que Dieu m'assiste !
Je n'en pourrais venir à bout,
Je ne saurais tous les guérir. »
Le roi appelle ses deux serviteurs,
Et chacun d'eux prend un gourdin,
Car ils savaient très bien tous deux
Pourquoi le roi les mandait.
Quand le vilain les voit venir,
Tout son sang se met à frémir.
Il commence à crier grâce :
« Je les guérirai sans retard ! »
Le vilain a demandé du bois,
Il en a autant qu'il peut en prendre ;
En la salle fut fait le feu,
Et lui-même en fut le tisonneur.
Il y rassembla les malades ;
Et ensuite il requiert au roi :
« Sire, vous vous en irez là-bas
Avec tous ceux qui n'ont aucun mal. »
Le roi se retire de bonne grâce ;
Il sort de la salle avec ses gens.
Le vilain dit aux malades :
« Seigneurs, par ce Dieu qui me fit !
C'est une grande affaire que de vous guérir.

LOUIS MOLAND

Je n'en porroie à chief venir.
Le plus malade en eslirai,
Et en cel feu le meterai,
Si l'ardera en icest feu ;
Et tuit li autre en auront preu,
Quar cil qui la poudre bevront,
Tout maintenant gari seront. »
Li uns a l'autre regardé ;
Ainz n'i ot boçu ne enflé,
Qui otriast, por Normendie,
Qu'éüst la graindre maladie.
Li vilains a dit au premier :
« Je te voi moult afebloier,
Tu es des autres li plus vains. »
« Merci, sire, je suis toz sains
Plus que je ne fui onques mais ;
Alegiez sui del grief fais
Que j'ai eu moût longuement,
Sachiez que de rien ne vous ment. »
« Va donc aval, qu'as-tu ci quis ? »
Et cil a l'uis maintenant pris.
Li rois demande : « Es tu gari ? »
« Oïl, sire, la Dieu merci !
Je sui plus sains que une pomme.
Moult a ou mestre bon preudomme. »
Que vous iroie je contant ?
Onques n'i ot petit ne grant
Qui, por têt le mont, otriast
Que l'en en cel feu le boutast.
Ainçois s'en vont tout autressi,
Com se il fussent tuit gari.
Et quant li rois les a véuz,
De joie fu toz esperduz.
Puis a dit au vilain : « Biaux mestre,

Je n'en pourrais venir à bout.
Je choisirai le plus malade d'entre vous,
Et le mettrai dans ce feu ;
Dans ce feu je le ferai brûler ;
Et tous les autres en auront profit,
Car ceux qui boiront de sa cendre,
Tout aussitôt seront guéris. »
Ils se sont regardés l'un l'autre.
Mais il n'y eut bossu ni enflé
Qui avouât, pour toute la Normandie,
Qu'il eût la pire maladie.
Le vilain a dit au premier :
« Je te vois bien affaibli,
Tu es de tous le plus épuisé. »
« Pardon, seigneur, je suis mieux portant
Que je ne l'ai jamais été :
Je suis soulagé du pesant fardeau
Que j'ai porté si longtemps,
Sachez que je ne vous mens point. »
« Va donc là-bas ; que fais-tu ici ? »
Et l'autre a vitement pris la porte.
Le roi lui demande : « Es-tu guéri ? »
« Oui, sire, Dieu merci !
Je suis plus sain qu'une pomme ;
C'est un bon prud'homme que le docteur. »
Que vous irais-je contant ?
Il n'y eut petit ni grand
Qui, pour le monde entier, consentît
Qu'on le jetât en ce feu.
Mais ils s'en vont tous de même,
Se prétendant tout à fait guéris.
Quand le roi les a vus,
Il fut tout éperdu de joie.
Il a dit au vilain : « Beau maître,

NOTICE SUR LE MÉDECIN MALGRÉ LUI

Je me merveil ce que puet estre
Que si tost gariz les avez. »
« Merci, sire, j'es ai charmez ;
Je sai un charme qui mieux vaut
Que gingembre ne citouaut. »
Et dist li rois : « Or en irez
À vostre ostel, quant vous voudrez,
Et si aurez de mes deniers,
Et palefroiz et bons destriers ;
Et quant je vous remanderai,
Vous ferez ce que je voudrai ;
Si serez mes bons amis chiers,
Et en serez tenus plus chiers
De toute la gent du país.
Or ne soiez plus esbahis,
Ne ne vous fêtes plus ledir,
Quar ontés est de vous ferir. »
« Merci, sire, dist le vilain,
Je sui vostre home et soir et main,
Et serai tant com je vivrai,
Ne jà ne m'en repentirai. »
Du roi se parti, congié prent,
À son ostel vint liement.
À son ostel en est venuz ;
Riches mananz ainz ne fu plus,
Ne plus n'ala à la charrue ;
Ne onques puis ne fu batue
Sa famé, ainz l'ama et chiéri.
Ainsi ala com je vous di :
Par sa fame, et par sa voisdie,
Fu bons mestres, et sans clergie.
EXPLICIT DU VILAIN MIRE.

Je m'étonne comment il peut se faire
Que vous les ayez guéris si promptement. »
« Pardon, sire, je les ai charmés ;
Je sais un charme qui vaut mieux
Que gingembre ni cannelle. »
Le roi dit : « Vous vous en irez
À votre maison, quand vous voudrez,
Et vous aurez de mon argent,
Et palefrois et bons destriers ;
Mais quand je vous manderaï de nouveau,
Vous ferez ce que je voudrai ;
Ainsi vous serez mon ami,
Et vous serez tenu plus cher
Par tous les gens du pays.
Ne faites donc plus le niais.
Et ne nous forcez plus à vous maltraiter,
Car c'est une honte de vous battre. »
« Sire, merci, dit le vilain,
Je suis votre sujet, matin et soir,
Et le serai toute ma vie,
Sans m'en repentir jamais. »
Prenant congé, il quitte le roi,
Et s'en revient gaiement chez lui.
De retour à sa maison,
Ce ne fut plus seulement un riche paysan ;
Il n'alla plus à la charrue ;
Jamais depuis ne fut battue
Sa femme, qu'il aima et chérit.
Les choses advinrent comme je vous dis :
Grâce à sa femme, et par sa finesse,
Il fut bon docteur, et sans avoir étudié.
FIN DU VILAIN MÉDECIN.

On voit qu'il y a une filiation bien certaine entre le fabliau

du XIII^e siècle et la comédie du XVII^e. Nous ne voudrions pourtant pas en conclure que Molière eût découvert dans les manuscrits gothiques le texte qu'on a sous les yeux, et qu'il eût été peut-être assez embarrassé de lire. Mais les inventions des trouvères s'étaient conservées à travers les âges, et, sous forme d'anecdotes, répandues un peu partout, non-seulement dans les conteurs, mais dans les moralistes, les chroniqueurs, les sermonnaires, etc. Ainsi, dans un recueil latin de la fin du XV^e siècle, la *Mensa philosophica*, attribuée à l'Irlandais Thomas Anguilbert, on trouve l'ancien conte résumé en trois lignes : *Quædam mulier percussa a viro suo ivit ad castellanum infirmum, dicens virum suum esse medicum, sed non mederi cuique, nisi forte percuteretur ; et sic eum fortissime percuti procuravit.* « Une femme maltraitée par son mari alla trouver le châtelain malade, et lui dit que son mari était médecin, mais qu'il ne guérissait personne s'il n'était battu. C'est ainsi qu'elle trouva le moyen de faire rendre à son mari les coups qu'elle en avait reçus. »

Adam Oléarius, dans son *Voyage en Moscovie* publié en 1647, raconte le même fait comme s'étant passé sous le règne de Boris Gudenof. Voici un résumé de son récit : « Boris Gudenof, étant attaqué de la goutte, promet d'énormes récompenses à celui qui indiquerait un sûr remède pour cette maladie. Une femme que son mari maltraitait souvent, et qui s'était bien promis de s'en venger, répandit partout le bruit qu'il en possédait un excellent. On le fit venir et on l'interrogea ; lui, de jurer qu'il n'avait de remèdes pour aucune maladie. On le fustige et on le jette dans un cachot ; on lui fait enfin savoir qu'il ait à préparer son remède ou à se préparer à mourir. Comme ce dernier parti lui semblait un peu extrême, il opta pour le premier et se résigna

NOTICE SUR LE MÉDECIN MALGRÉ LUI

à faire le médecin. Il eut donc l'air d'avouer avec peine qu'il avait craint jusque-là d'employer son remède pour le prince ; mais que, puisque celui-ci l'exigeait absolument, il était prêt à lui obéir. Il envoya à Czirbach, à deux journées de Moscou, chercher une grande quantité d'herbes prises au hasard, et les fit bouillir dans une eau dont il prépara un bain pour le prince. Celui-ci recouvra la santé. Mais, persuadé que, si ce médecin de fraîche date ne l'avait pas guéri plus tôt, c'était par entêtement, il le fit de nouveau fouetter ; ensuite, on le renvoya avec de très riches présents, et en lui défendant d'avoir la moindre rancune contre sa femme. La chronique ajoute qu'il se soumit de bonne grâce à cet ordre et devint un meilleur mari. »

Molière, selon toute apparence, avait eu connaissance de quelque imitation plus directe et plus prochaine. L'auteur d'une *Vie de Molière* écrite en 1724, parlant du *Médecin malgré lui*, raconte « qu'il tenait d'une personne fort avancée en âge que Molière avait pris l'idée de cette pièce dans une histoire qui réjouit beaucoup Louis XIV, et qu'on disait arrivée du temps de François I^{er}, qui lui-même y aurait joué un rôle. » La destinée des fabliaux était, en effet, de vivre ainsi dans la tradition, et il n'est pas impossible que Molière eût entendu raconter sous le règne de Louis XIV une histoire dont les trouvères égayaient les contemporains de Philippe-Auguste. Mais il n'est guère probable que ce fut en présence du roi que Molière entendit pour la première fois cette histoire, puisqu'il était sans doute en possession du sujet du *Fagotier* avant d'avoir pris pied à la cour.

Pour les détails du dialogue, il y aurait un grand nombre de rapprochements à faire avec la farce du *Médecin volant*, que nous avons éditée dans notre premier volume.

Ménage et Brossette ont prétendu découvrir dans Sganarelle le perruquier Didier l'Amour, que Boileau fit plus tard figurer dans *le Lutrin*. « Didier l'Amour, dit Brossette, perruquier qui demeurait dans la cour du Palais, et dont la boutique était sous l'escalier de la Sainte-Chapelle, était un gros et grand homme d'assez bon air, vigoureux et bien fait. Il avait été marié deux fois ; sa première femme était extrêmement emportée... Molière a peint le caractère de l'un et de l'autre dans son *Médecin malgré lui*. » Molière n'avait certes pas eu besoin de modèles déterminés pour peindre Martine et Sganarelle. « Sganarelle, dit Auger, est l'image fidèle et plaisante d'une espèce d'hommes assez commune dans les derniers rangs de la société, de ces hommes possédant un fonds naturel d'esprit et de gaieté ; fertiles en quolibets et en réparties grivoises ; fiers de quelques grands mots mal appris et plus mal employés qui les font admirer de leurs égaux ; docteurs au cabaret et sur la voie publique ; aimant leurs femmes et leur donnant des coups ; chérissant leurs enfants et ne leur donnant pas de pain ; travaillant pour boire et buvant pour oublier leurs peines ; n'ayant ni regret du passé, ni soin du présent, ni souci de l'avenir, véritables épicuriens populaires, à qui peut-être l'éducation seule a manqué pour figurer, sur une plus digne scène, parmi les beaux esprits et les hommes aimables. »

Voici une anecdote qu'on raconte ordinairement à propos du *Médecin malgré lui* : Peu de Jours après la première représentation, le président Rose, se trouvant avec l'auteur chez le duc de Montausier, l'accusa, au milieu d'un cercle nombreux, de s'être approprié, sans en faire honneur à qui de droit, le couplet que chante Sganarelle :

NOTICE SUR LE MÉDECIN MALGRÉ LUI

Qu'ils sont doux,
Bouteille jolie,
Qu'ils sont doux
Vos jolis glougloux !
Mais mon sort ferait bien des jaloux
Si vous étiez toujours remplie ;
Ah ! bouteille, ma mie.
Pourquoi vous videz-vous ?

Molière soutint qu'il était de lui ; Rose répliqua qu'il était traduit d'une épigramme latine, imitée elle-même de l'*Anthologie grecque* ; Molière le défia de produire cette épigramme ; Rose la lui dit sur-le-champ :

Quam dulces,
Amphora anicena,
Quam dulces
Sunt tuæ voces !
Dum fundis merum in calices,
Utinam semper esses plena !
Ah ! cara mea lagena,
Vacua cur jares ?

Molière restait confondu, quand son ami, après avoir joui un moment de son embarras, s'avoua enfin pour l'auteur de la chanson latine.

L'édition *princeps* a pour titre : « *Le Médecin malgré lui*, par J.-B. P. de Molière, à Paris, chez Jean Ribou, au Palais, sur le grand perron, vis-à-vis de la porte de l'église de la Sainte-Chapelle, à l'image S. Louis. 1667. Avec privilège du roi. » La date du privilège est du 8 octobre 1666, accordé à J.-B. P. de Molière pour sept ans, cédé à J. Ribou. L'achevé d'imprimer pour

la première fois est du 24 décembre. Une gravure représente Sganarelle passant le bras autour du cou de Géronte pour l'empêcher de surveiller l'entretien de Léandre et de Lucinde.

Une seconde édition parut en 1673 chez Henry Loison ; le privilège est du 18 mars 1671, accordé à Molière. Elle fut achevée d'imprimer le 21 mars 1673, un mois environ après la mort de Molière. Nous indiquerons les variantes de cette édition, qui a pu se faire en partie du vivant de l'auteur, quoique le frontispice mentionne qu'elle se vend au profit de la veuve.

Nous joignons à ces deux textes celui de 1682 : « *Le Médecin malgré lui*, comédie, par J.-B. P. de Molière, représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le vendredi 6 du mois d'août 1666. »

